

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les planeurs

Serge Cardinal

Number 301, Fall 2013

Tous banlieusards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69920ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cardinal, S. (2013). Les planeurs. *Liberté*, (301), 19–19.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LES PLANEURS

Quand l'eau du lac devient aussi dure que l'asphalte.

SERGE CARDINAL

LA GRANDE INVASION, documentaire de Martin Frigon tourné en 2012, veut décrire la phase terminale de la banlieusardisation des Laurentides, celle où les villages et les villageois, les camps en bois rond et leurs pauvres héritiers, les maisons à la campagne et leurs hypothéqués, sont pillés et volés par les coureurs de spas, les usuriers de la terre, les agents immobiliers, avec la complicité de maires rompus à l'économie financière, pour qui le bord d'un lac n'est plus un lieu où s'arrêter, s'attarder et peut-être construire une *demeure*, mais un *placement* temporaire, dont la valeur économique ne devient réelle que le jour de votre *bannissement* pour incapacité à payer vos taxes foncières – mais il n'y a que les *demeurés* pour ne rien comprendre aux joies du capital... Comment en sommes-nous arrivés là? Le film ne peut pas (et ne veut peut-être pas) répondre à cette question, parce qu'il lui faudrait alors montrer comment les bannis qu'il cherche à défendre avaient préparé le terrain à la spéculation qui les chasse: ils étaient déjà des banlieusards.

Tout commence au milieu des années soixante, quand des gens partis de Laval, de Terrebonne, de Repentigny, remontent les «chemins de terre» ouverts par les coupes à blanc, et s'installent au bord des lacs, au fond desquels macéreront encore longtemps les «pitounes» d'épinette noyées. Est-ce la peur de croiser à nouveau la remorque folle d'un bûcheron, et la honte d'avoir frôlé ainsi la mort, «une petite Molson» entre les jambes, qui les poussent à leur tour à tout raser? Est-ce la nostalgie du comptoir de cuisine mélaminé laissé derrière eux qui les pousse «à mettre ça propre»? Ou bien s'agit-il de donner une leçon d'horticulture à la nature? Toujours est-il que, pris de frénésie, on arrache, on rase, on coupe; on remplit, on comble, on nivelle: on plane le terrain. Avec pour seul horizon l'impeccable green d'un terrain de

golf. Et aujourd'hui, les petits-enfants ou arrière-petits-enfants ont assimilé ce savoir-faire du «quatre roues»: à cinq ou six ans, ils tournent en rond sur le terrain en tirant un vieux sommier. C'est ainsi que désormais on racle et sable; qu'on nie et dénie.

«Mais non, pas du tout! On se fait une belle vue!» Ah bon? Pourtant, il ne s'agit pas de rassembler dans le cadre de sa galerie d'été le miroir du lac, le ciel azuré et le sentier de l'ornithologue. Non, il s'agit de ne jamais perdre de vue ses «engins», tous les véhicules du «grand explorateur» qui a fait deux heures de route pour rejoindre la liberté: les VTT (à deux, à trois, à quatre roues); le ponton gros comme un paquebot; la motomarine; le bateau, qui expose ses «tripes» en caoutchouc sur lesquelles hurlait aujourd'hui le beau-frère. C'est qu'après avoir aplani la terre, il faut encore faire du lac une simple surface de jeu. C'est le parking désert d'un centre d'achat qui est maintenant l'unique horizon: le banlieusard de chalet jamais ne se baigne ni ne nage *dans* l'eau; il glisse *sur* l'eau, à une vitesse qui la rend aussi dure que l'asphalte.

Quant aux plaisanciers indigènes, ça ne faisait pas que fondre sur eux, ça montait aussi en eux, si on s'en remet aux images que propose le film. Du haut de sa galerie sortie tout droit de chez Rona l'entrepôt, René Derouin demande comment on en est arrivé là. Il pourrait le demander à son ami l'épicier: pourquoi son épicerie est-elle devenue une boîte carrée recouverte de tôle? Et son parking, on a du mal à croire qu'il n'est pas sur la 117, lui aussi, avec les autres.

Partant du film de Martin Frigon, on peut donc revoir la géographie du Québec moderne. Pour que les Laurentides soient devenues aujourd'hui l'espace d'une spéculation paysagère autant que financière, il aura fallu que la nature soit réduite aux espaces idéaux de la banlieue: le green et le parking. Il aura fallu «passablement

bulldozer» pour satisfaire les commerçants, comme le dit un maire. Bref, la crise de l'aménagement et du logement analysée par Frigon est plus fondamentalement une crise de l'habitation: l'espace devient spéculatif ou banlieusard quand on a cessé d'orienter sa maison en réponse aux vents et au soleil, de placer sa porte d'entrée en contrepoint de la route et de l'antenne radio. C'est en même temps que le banlieusard de chalet ne peut plus indiquer ni le nord ni le sud, que le bord du lac n'est plus qu'une superficie, et que le pied carré se réduit à une monnaie d'échange. Ce que *La grande invasion* montre, c'est que le green et le parking sont en fait des pistes de décollage. Les plus beaux plans de ce film, et aussi les plus mélancoliques, sont ceux où notre regard plane dans une suspension giratoire au-dessus d'un écheveau de voies rapides, de rangées de bungalows, au-dessus de l'épicerie Dufresne et fils de Val-David, des grandes surfaces s'étalant le long de la 117, etc. Tous ces plans aériens montrent littéralement que nous avons cessé d'habiter sur la terre: si nous sommes tous des banlieusards, c'est que nous avons dépassé la terre «pour planer au-dessus d'elle» comme une menace, perdus dans l'abstraction du green et du parking, «survolant le réel dans le ciel de la fantaisie».

Tous ces plans qui planent et *planifient* font la preuve que, s'agissant du développement de la banlieue, et comme le dit bien l'urbaniste Pierre-Yves Guay: «*Sky is the limit!*» **L**

Serge Cardinal enseigne le cinéma à l'Université de Montréal. Également réalisateur, mentionnons parmi ses films *La bibliothèque entre deux feux* (2002), *Bienvenue au conseil d'administration* (2005) et *Outward Bound* (2012).